

54

NOTICE NÉCROLOGIQUE

DE

L'ABBÉ LÉON BELLANGER

DOCTEUR ÈS-LETTRES

PROFESSEUR D'HISTOIRE A L'UNIVERSITÉ CATHOLIQUE D'ANGERS

LUE APRÈS SON SERVICE FUNÈBRE AU PALAIS DE L'UNIVERSITÉ

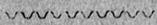
LE 15 MARS 1879

PAR

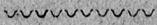
H. PASQUIER

Chanoine honoraire, docteur ès-lettres

Professeur de littérature grecque à l'Université Catholique d'Angers



EXTRAIT DE LA REVUE DE L'ANJOU



ANGERS

GERMAIN ET G. GRASSIN, IMPRIMEURS-LIBRAIRES.

Rue Saint-Laud.

1879

PB
299²-

NOTICE NÉCROLOGIQUE
DE
L'ABBÉ LÉON BELLANGER

DOCTEUR ÈS-LETTRES
PROFESSEUR D'HISTOIRE A L'UNIVERSITÉ CATHOLIQUE D'ANGERS

LUE APRÈS SON SERVICE FUNÈBRE AU PALAIS DE L'UNIVERSITÉ

LE 15 MARS 1879

PAR

H. PASQUIER

Chanoine honoraire, docteur ès-lettres
Professeur de littérature grecque à l'Université Catholique d'Angers

~~~~~  
EXTRAIT DE LA REVUE DE L'ANJOU  
~~~~~

ANGERS

GERMAIN ET G. GRASSIN, IMPRIMEURS-LIBRAIRES,
Rue Saint-Laud.

—
1879



ALDOSTER
BLEYERHEIDE - KERKRADE

NOTICE NÉCROLOGIQUE

DE

M. L'ABBÉ LÉON BELLANGER

Docteur ès-lettres,

Professeur d'histoire à l'Université catholique d'Angers.

LUE APRÈS SON SERVICE FUNÈBRE AU PALAIS DE L'UNIVERSITÉ

LE 15 MARS 1879.

MESSEIGNEURS (1), MESSIEURS,

Réunis dans la chambre de notre cher collègue avant sa sépulture, vous avez remarqué que tout était encore disposé dans un ordre admirable par un homme qui, semblait-il, n'avait quitté l'étude que pour quelques instants. La mort qui s'étend peu à peu jusque sur les choses, pour effacer les marques sensibles de l'homme sur la terre, n'avait rien changé à l'aspect extérieur de ce qui avait appartenu à M. l'abbé Bellanger : des livres ouverts et ordonnés pour le travail, des feuilles récemment enrichies des notes de l'écrivain, partout les traces du professeur qui a poursuivi son labeur jusqu'à l'heure même où Dieu l'a appelé à lui. C'est dans cette chambre modeste, ornée seulement de livres, que se sont écoulés les jours les meilleurs et les plus féconds de notre ami, dans le recueillement austère de l'étude, dans les saintes douceurs de la prière et dans les nobles élans d'affection pour tout ce qui touchait à la gloire de l'Eglise ou à l'honneur de notre Université.

Platon reconnaissait que les âmes modestes sont souvent plus dignes de l'histoire que les grands personnages ; lorsque ces âmes sont ornées des vertus divines du christianisme elles méritent encore davantage notre étude et notre admiration. Il est donc

(1) Monseigneur Sauvé et Monseigneur Maricourt.

juste que la vie de M. l'abbé Bellanger ait une place dans l'histoire de notre Université. Car, si les anciens Romains mettaient les statues de leurs parents autour de leur maison pour l'enseignement de la famille, il est bon pour nous de conserver l'image gracieuse de celui qui a été choisi par Dieu comme nos prémices.

M. Léon Bellanger est né à Angers en 1847. Très-vite les aimables qualités de son cœur développées par les soins pieux d'un père et d'une mère chrétiens et les brillantes facultés de son intelligence le firent remarquer et aimer des frères de la doctrine chrétienne, qui furent ses premiers instituteurs. Pour donner carrière à ses talents et surtout à ses merveilleuses aptitudes au dessin on rêva pour lui l'École des Arts. Mais la Providence avait d'autres vues. Admirable dans ses voies pour conduire par la charité des grandes âmes la vocation de ses prêtres nés au sein des familles du peuple chrétien, elle sema sur le chemin de l'écolier les protecteurs les plus dévoués et les plus affectueux. De dix à treize ans élève de la *Maîtrise* de Saint-Maurice il avait par les charmes de son esprit ouvert et jusque par les accents de sa voix angélique gagné l'affection des chanoines et des prêtres de la paroisse. Plus tard il aimait à rappeler les gais souvenirs de ce beau temps, où libre de soucis, il s'en allait en chantant par les rues les hymnes sacrées, préparées pour le lutrin. Dieu qui dispose avec suavité les hommes à atteindre leur fin, met au cœur des enfants qu'il s'est choisis pour son sacerdoce ces doux attraits des cérémonies et de la pompe des églises.

Souvent l'âme de l'écolier avait soupiré après les saintes fonctions du sacerdoce. Mais comment obtenir le bonheur d'apprendre le latin ? — L'enfance a de nobles hardiesses, parce que dans le bien elle ne connaît ni les timidités de la fausse honte, ni la réserve calculée de l'amour-propre. Probablement instruit d'avance par quelque misère soulagée ou par quelque affliction consolée, l'écolier se rend seul au secrétariat de l'Evêché pour exposer ses désirs et les faire goûter de quelque protecteur puissant. Un prêtre dont la douceur attirait tout d'abord et dont les vertus et la haute distinction captivaient ceux qui faisaient

appel à son ministère, M. Grolleau, depuis évêque d'Evreux, accueillit avec bienveillance l'enfant de chœur et écouta sa requête. Il le confia aux soins dévoués de M. Ménard, directeur de la maîtrise. Ce prêtre qui demeura toujours pour lui un protecteur et un ami, lui apprit les premiers éléments du latin et après quelques mois le conduisit en sixième au petit séminaire Mongazon. L'enfant pleura de joie. Le collège lui paraissait être le vestibule du temple, objet de ses rêves et de ses plus ardents désirs. Aussi il aima le collège, comme on sait aimer à quinze ans, quand on se voit entouré des saintes tendresses de maîtres dévoués, des douces attentions de l'amitié, quand on sent son intelligence s'ouvrir aux beautés du monde intellectuel et son âme entière s'épanouir comme une fleur au printemps. Dans un cours riche en belles intelligences il se fit constamment remarquer aux premiers rangs, malgré les fréquents assauts de la maladie, qui dès la cinquième attaqua sa faible organisation.

Forcé d'interrompre ses classes, il fut placé chez un notaire : sa plume était si rapide et si élégante, sa main si souple, toujours son humeur si gaie et son esprit si vif qu'il ne tarda pas à se faire des amis et des protecteurs parmi les clercs de l'étude. Mais si l'oiseau qui est fait pour la liberté des champs souffre et languit dans la captivité, l'âme du collégien, toute pleine des désirs du sacerdoce, ne put se faire à ses nouvelles occupations et renoncer à ses premiers désirs. Après quelques mois d'exil il rentra à Mongazon, qu'il aima d'autant plus qu'il avait plus souffert de l'éloignement. Ce fut pour lui pendant cinq ans et sa maison paternelle et le sanctuaire de sa piété. Quels nobles efforts dans l'émulation ! Quel charmant enthousiasme dans le succès ! Quel épanouissement de son âme toute entière ! Il entra plus profondément qu'aucun de ses camarades dans les sentiments communs de la famille et il les chantait avec cet entrain poétique dont on garde encore le souvenir.

O Seigneur ! dont la main paternelle et puissante
Met un arbre géant près de l'humble arbrisseau ;
Qui donnes à l'agneau sa parure innocente,
Et conserves au lys l'onde du pur ruisseau ;

Dieu qui dans les forêts mets l'ombrage et la mousse,
Afin qu'au ravisseur l'oiseau cache son nid ;
Qui parles aux petits de ta voix la plus douce ,
Et dont l'humble est toujours béni ;
O Dieu qui pour notre faiblesse,
As fait cette sainte maison ;
Qui gardes à notre tendresse ,
Un bon père, ton meilleur don ,
Laisse toujours à la jeunesse ,
Un abri comme Mongazon.

Il portait dans l'amitié une facilité admirable à revêtir les sentiments de ses amis. Il jouissait de leurs succès et souffrait autant qu'eux de leurs échecs. Plus tard quand ses amis seront élèves de Saint-Aubin ou professeurs dans les différents collèges du diocèse, ils devront, pour satisfaire son cœur, faire diligence et lui annoncer promptement leurs succès et leurs échecs ou ceux mêmes de leurs élèves. Alors quelle joie ! ou quelle tristesse ! Vous l'auriez cru lui-même ou le vainqueur ou la victime du sort. Cette habitude du cœur de partager les sentiments des autres dans le chagrin ou dans la joie est peut-être la marque la plus sûre des belles âmes, parce qu'elle rend sensible au dehors la sainte fraternité des chrétiens, nés à la même vie, nourris du même Dieu et soutenus par le même esprit pour l'accomplissement de l'œuvre de Jésus-Christ.

L'âme de M. Bellanger, sensible comme les cordes d'une lyre, chantait toutes les joies pures du collégien. Tantôt c'étaient les suaves émotions d'une première communion :

En cette fête où pleurèrent nos mères,
Où d'autres mères ont pleuré,
Mère entends, pour nos plus jeunes frères,
Ce que nos cœurs ont désiré.
De ce beau jour vous qui goûtez les charmes
Aimez à vous les rappeler
Et que vos yeux n'aient jamais d'autres larmes
Que les doux pleurs qu'il fit couler.

Tantôt c'était la visite de l'évêque à son petit séminaire :

Je sais bois plus gai que charmille
Et plus doux nid que nid d'oiseau
Ce nid charmant c'est la famille
Où tout est riant où tout est beau.
Oiseaux des bois chantez celui que sur la terre
Toute voix célèbre et béni.
Oiseaux d'Urbain chantez votre bon père
Vous chanterez si bien quand vous serez au nid.

Une autre fois c'était la bénédiction de l'abbé de Belle-Fontaine, qui venait recevoir la crosse et la mitre au milieu de ses jeunes frères de Mongazon. Tantôt il célébrait l'allégresse plus tapageuse de la fête des rois. Notre écolier alors se transformait en trouvère du moyen âge et chantait en langue du XIII^e siècle la complainte de Roland, comte d'Angers.

Ne verrai plus devant mon cor d'ivoire,
Villes s'ouvrir, ne portes de castels ;
Plus n'ourrai, peuple devant ma gloire
S'esbahissant, ne lais de menestrels ;
Ne pourrai plus mener à la victoire
Preux paladins, mesprisant les dangers ;
Plus ne verrai gentes rives de Loire,
Ne tours de mon castel d'Angiers.

Tantôt il montait sa lyre au ton de l'épopée pour célébrer les jeux de ses camarades. On se souvient encore à Mongazon du long poème épique dans lequel notre rhétoricien chanta en vers fort applaudis les évolutions savantes d'un tournoi aux *échasses* et la bravoure des combattants, encouragés par une brillante assistance d'officiers et de parents.

Quelquefois sa muse devenait moraliste ; elle prêchait la charité, réclamait l'aumône pour le pauvre ou donnait des leçons d'amitié. Avant de quitter le collège il célébrait les devoirs de la fidélité et de l'honneur, en laissant exhaler de son âme ses sentiments de tendresse filiale et pour l'Eglise et pour l'abri de sa jeunesse.

Dieu le veut ! c'est notre devise ;
Point de taches à ce blason !
Dieu le veut ! amour à l'Eglise !
Honte, honte à la trahison !
En nous voyant lutter qu'on dise !
Ce sont les fils de Mongazon !

Quand une âme est ainsi ouverte à tous les généreux sentiments, à toutes les saintes passions de la vertu et de l'honneur, elle a de grandes affinités avec la vie du prêtre telle que l'a conçue et voulue Notre Seigneur. A son regard se découvrent les beautés plus qu'humaines de ce ministère dont la fin est l'extension du royaume de Dieu sur la terre et elle entend les douces harmonies d'un monde divin.

M. Bellanger en entrant au séminaire, revêtit la robe du prêtre plutôt avec la joie d'une âme qui se prépare à des fêtes célestes, qu'avec la tristesse d'un cœur qui dit adieu au monde en le regrettant. Ce noviciat du sacerdoce se résuma pour lui en quelques mois, tant sa santé était délicate. Mais aux âmes droites et simples la beauté de la vertu, les charmes de la vie donnée à Dieu se font sentir dès le premier jour. Aussi M. l'abbé Bellanger aima d'une affection pieuse le séminaire, son esprit de régularité, le dévouement austère et aimable tout à la fois des prêtres qui dirigent nos premiers pas dans le sanctuaire. Les ordinations étaient pour lui de grandes fêtes. Sa dévotion pleine de suave abandon s'exhalait en cantiques à la Sainte Vierge, à qui il avait confié sa vie cléricale. Mais ce fut surtout à sa prêtrise que son cœur se dilata et que sa prière se changeant en hymne devint l'expression commune des sentiments qu'éprouvaient ses confrères devant les grandeurs divines du sacerdoce chrétien :

Sur ces chrétiens courbés ma main n'a qu'à s'étendre.
Soudain obéissant votre esprit va descendre
Et pour les consoler et pour les soutenir.

• • • • •
Moi dont l'âme fléchit comme un roseau trop frêle
Je serai le soutien de quiconque chancelle !

Moi ! guide du pécheur ainsi que du parfait !
Et comme si j'étais un ange à la main pure,
Je dois laver la tache et panser la blessure !
Seigneur, Seigneur, qu'avez-vous fait !

En chantant ainsi les grandeurs du sacerdoce, il n'exprimait qu'un côté de son âme, ses attraits pour les beautés divines du christianisme et les charmantes douceurs de sa piété. Mais les âmes douces ne sont pas les moins fortes ; habituées à tourner contre elles-mêmes leurs efforts, elles dérobent aux yeux du monde les véritables effets de la vertu, qui ne consiste pas tant à s'agiter et à dépenser ses forces en œuvres d'éclat, qu'à tourner toujours sa volonté vers le bien quelque modeste qu'il soit. M. l'abbé Bellanger était de ces âmes douces. Mais si au milieu de sa vie calme s'offrait l'occasion d'une activité plus grande, d'une noble action pour le prochain, il se lançait dans un dévouement sans calcul avec cette humeur gaie et cet entrain que ses amis lui ont toujours connus. Pendant les nombreuses et trop longues vacances que lui faisait la maladie, le jeune séminariste s'établissait infirmier près des soldats malades qu'avait recueillis Saint-Martin-la-Forêt. Consoler les uns, veiller les autres, égayer celui-ci par ses chants, faire réciter une prière à celui-là, à tous servir de secrétaire pour les lettres de la famille : telle était l'occupation de notre infirmier. Aussi quelle affectueuse reconnaissance dans les lettres que lui écrivaient ses malades de retour dans leur pays ! — Le jeune séminariste était bien fait pour comprendre le dévouement du soldat ; car malgré les faiblesses de son corps débile, qui trahissait souvent son courage, il ressentait vivement tous les sentiments du patriotisme humilié et indigné de l'invasion. Son cœur français sonnait la revanche.

C'était hier... partout des bandes éperdues
Dans les moraes cités erraient à pleines rues,
Ils fuyaient demi-morts de froid, de peur, de faim.
Tous les cœurs sanglotaient de douleur et de rage
Et tous se renvoyaient ce sinistre présage :
Hier ils étaient là ; nous les aurons demain.

O France sur les bancs l'écolier se rappelle
Que Dieu qui t'a créée et si noble et si belle,
T'a faite pour régner et non pas pour servir !
Non, il n'oubliera pas qu'au retour de la guerre
Les braves ont pleuré de rage. France espère !
Les enfants des vaincus savent se souvenir.

La France et l'Eglise, Dieu et la Patrie, M. l'abbé Bellanger embrassait ces saintes causes dans ses affections plus grandes que ses forces. — A la fleur de l'âge se voir condamné au repos quand on sent au dedans de soi-même tant de grands élans, tant de nobles aspirations ! Quel sacrifice ! La santé de M. Bellanger se refuse au ministère ecclésiastique, que fera-t-il ? Les nobles passions rendent ingénieux et la Providence a des voies cachées pour venir en aide à ceux qui cherchent les moyens de se dévouer. Notre grand évêque, qui préparait déjà la résurrection de notre Université, fondait près du toit hospitalier de Mongazon l'école Saint-Aubin, qui devait être la première pierre de ce grand édifice. M. Bellanger entra tout d'abord dans la pensée de Monseigneur ; il vit s'ouvrir devant lui tout un horizon inattendu. Ce fut alors (permettez-moi ce souvenir) que je rencontrai pour la première fois ce jeune prêtre au gracieux sourire, à l'œil toujours si limpide. Son front large et ouvert exprimait une douce sérénité, qui se communiquait à toute sa personne. Il n'était pas jusqu'à sa démarche, toujours lente et un peu abandonnée, qui ne reflétât quelque chose de son âme : l'allure originale et sans contrainte d'une pensée qui courait doucement sur les mille objets riants que lui fournissait son imagination. Il était avec ses beaux rêves de vingt-quatre ans, quand il n'était pas occupé par les devoirs de l'amitié. Je l'entends encore dans cette première entrevue : « Dieu m'a refusé les forces du soldat militant, eh bien ! » si l'on veut, j'ornerai la robe de notre sainte mère l'Eglise ! » C'était du reste une de ses pensées favorites : « Les prêtres du » ministère, disait-il une autre fois, bâtissent les murs de l'église, » nous, nous en ferons les sculptures et les belles peintures. » Entré le premier à l'école Saint-Aubin, M. Bellanger mit la joie

et la vie dans cette petite communauté de jeunes abbés qui, sous la haute protection de leur évêque, travaillaient de loin, sans le savoir, à la résurrection de notre chère Université. Nous étions dans l'ère pénible des fondations et cependant nous étions heureux. Aussi nous n'oublierons pas de longtemps les travaux, les premières luttés et jusqu'aux poétiques rigueurs de cette première année de notre école. M. Bellanger, qui s'attacha vite à la vie d'étude de Saint-Aubin, devait suivre les diverses phases de notre fortune et partager nos nombreuses étapes jusqu'au Bout-du-Monde, où la générosité, amie des Lettres, fixa sur le roc nos destinées errantes. A chacune de ses étapes M. Bellanger se créait de nouvelles amitiés qui s'ajoutant aux anciennes agrandissaient le cercle de sa réputation naissante. Reçu licencié en Sorbonne avec distinction, il nous revint avec le témoignage flatteur de l'un de ses juges, M. Patin, qui avait goûté son talent et l'avait publiquement félicité. Ce succès lui inspira encore une nouvelle ardeur. Il entreprit les travaux du doctorat. Compulser les manuscrits, transcrire les textes, suivre d'un œil vigilant tout ce qui se publiait sur son sujet, rêver à la *rime* et à ceux qui en ont exalté les beautés ou attaqué les rigueurs — ce fut pendant deux ans l'occupation de ses loisirs.

Son activité était si grande qu'aux travaux du doctorat il joignait les fonctions du professeur. Ce fut à la petite enfance qu'il consacra ses premiers soins : professeur de français à l'Externat Saint-Maurille, il montra toutes les richesses de son cœur et tous les attraits de sa nature pour les charmantes naïvetés des enfants. Tout lui plaisait en cet âge et les joies sans mesure pour une caresse, et les profondes tristesses pour le blâme le plus léger, et les peurs salutaires de la punition. Il composait lui-même ses dictées de quelque conte fantastique ou de quelque fabliau du moyen âge dont la morale se tournait en leçon pour son auditoire.

De Saint-Maurille M. Bellanger nous suivit à l'institution Saint-Joseph, où il donna aux élèves en licence les conseils éclairés de son expérience et ces aimables encouragements que de près ou de loin il continua de leur prodiguer jusqu'à ses derniers

jours. Du reste, il ne s'éloigna de nous que pendant deux ans, parce qu'on fit appel à son dévouement pour les débuts d'une grande œuvre, du collège Saint-Louis de Saumur. Nommé préfet des études et professeur, il se dépensa avec une ardeur qui faisait l'admiration de ses confrères et gagnait le cœur de ses élèves. Classes de latin, classes de mathématiques, leçons de dessin : rien ne manqua à son zèle. Il semblait se délasser en variant ses travaux et en mettant en œuvre les merveilleux talents dont Dieu l'avait doué.

Les fonctions du professeur, quelque nombreuses et quelque absorbantes qu'elles fussent, ne l'avaient pas détourné de son but ; il poursuivait son doctorat. On vit rarement thèses préparées et plus vite et au milieu d'occupations plus nombreuses. Aussi quelle joie quand il obtint le diplôme tant désiré ! Il était beau dans son triomphe, qui empruntait aux sentiments surnaturels qui l'avaient préparé un attrait tout spécial.

En effet, ses thèses admirées de ses juges et appréciées des connaisseurs n'étaient pour lui qu'un moyen de rendre à la cause de Dieu et des âmes des services plus grands. Notre Université fleurissait depuis deux ans. Monseigneur attacha le jeune docteur à la Faculté des Lettres et le nomma à la chaire d'histoire.

C'est le propre des grandes œuvres, surtout de celles qui viennent de Dieu, de grandir leurs ouvriers, de les faire participer dans une certaine mesure à leur gloire et à leur immortalité. Si le prêtre reçoit quelque chose de la dignité divine de l'Eglise dont il est le ministre, le professeur de l'Université Catholique revêt aussi quelque chose de la noblesse et de la grandeur de l'œuvre à laquelle il s'est dévoué. Il participe à la vie du corps dont il est membre, et à la puissance féconde de l'Eglise dont il accomplit les desseins et réalise les divines espérances. — Aussi ce n'est pas sans une légitime fierté que M. l'abbé Bellanger se vit professeur de notre Université.

Malgré son goût pour la littérature il ne se trouva pas dépaysé dans l'histoire : il avait même par la sûreté de son coup d'œil, par son heureuse mémoire et son admirable patience, des aptitudes spéciales pour les recherches historiques. Puis l'his-

toire du moyen âge, dont il avait pour ainsi dire fait sa province, lui présentait le tableau favori de son imagination : il aimait cet âge où tous les sentiments semblent avoir gardé leur fraîcheur naïve, où les hommes ont avec la foi les élans sans calcul et les charmantes audaces de l'enfance. Avec quelle joie et quel pieux enthousiasme il parlait des étudiants de cet âge de foi, de leurs mœurs, de l'organisation de leurs universités, des pèlerinages et de leurs saintes assemblées, du rang des pauvres et des petits dans cette société dont le christianisme était la base. — On le suivait avec une joyeuse curiosité dans ses excursions à travers ce monde du passé dont la poésie l'enchantait. — A un attrait naturel se joignaient des motifs puisés dans sa foi pour le pousser et le maintenir dans ses patientes recherches. Il sentait qu'au milieu des attaques d'une fausse science qui se dit historique, l'Eglise devait être défendue dans ses institutions par l'étude approfondie des grandes œuvres qu'elle a suscitées ou entretenues au moyen âge. Comme Ozanam, il avait souci de montrer les divines beautés de l'Eglise sa mère répandues sur les hommes et sur les choses d'un autre âge, qui avaient vécu de sa vie, qui avaient grandi sous sa protection. Il portait dans ses travaux le saint enthousiasme de sa piété, qui s'alimentait dans ses études elles-mêmes. Facilement il se joignait en esprit et en imagination au pèlerinage qu'il étudiait et il faisait ses stations aux sanctuaires célèbres en compagnie des pèlerins du treizième siècle. C'était même une de ses dévotions aimées pendant les derniers mois de sa maladie. S'il nous avait été donné d'ouvrir son âme, nous y aurions vu vivant et agissant le monde pieux du moyen âge ; nous y aurions entendu des cantiques — tout chantait en l'âme de notre ami — nous y aurions surtout entendu les saintes prières du peuple chrétien, agenouillé à quelque sanctuaire.

M. l'abbé Bellanger eut toujours l'amour le plus tendre pour le peuple et pour l'expression naïve de ses sentiments. Il entra dans ses joies pleines d'abandon, dans la poésie de ses idées et de son langage imagé, dans la simplicité charmante de ses mœurs quand elles n'ont point été viciées par quelque souffle empesté de doctrine mauvaise.

Une de ses poésies les plus charmantes chantait le faubourg où il était né.

Je parle du vieux temps, du temps de ma jeunesse ;
Quand, au faubourg, la foi tenait lieu de noblesse ;
Quand le roi du foyer, Dieu, n'était pas banni ;
Quand nul, petit ni grand, n'oubliait sa prière ;
Et que l'on s'endormait embrassé par sa mère,
A l'ombre du rameau béni.

MESSIEURS LES ETUDIANTS,

Qui aurait su peindre dans la variété admirable de ses traits et dans la belle harmonie de ses qualités naturelles et chrétiennes l'âme de notre ami, vous aurait offert un modèle attachant des vertus du jeune homme, de celles qui en le rendant agréable aux yeux de Dieu entourent son nom de l'estime des hommes et des douceurs de l'amitié. — Bossuet a dit que la bonté était la qualité qui nous rapprochait le plus de Dieu. M. Bellanger avait les délicatesses de cette vertu : dès son collège il avait pris dans une retraite la résolution de ne jamais parler mal de son prochain. Il semble avoir été fidèle à son beau dessein : il paraissait mal à l'aise quand la charité était blessée. Lui qui avait de généreuses indignations contre le vice, il ne se laissait jamais aller au murmure contre les personnes. S'il s'était réjoui de ses succès beaucoup plus à cause de l'honneur qui en rejaillissait sur l'Eglise et sur l'Université que pour la gloire personnelle qu'il en recueillait, il eût souffert de faire rejaillir sur ces grandes causes quelque chose du mépris ou de l'aversion qui s'attachent aux médisants ou aux égoïstes.

Jusque dans ses amitiés les plus intimes il portait cette sainte préoccupation du bien et ce désir d'attacher les âmes à Dieu et à l'Eglise : il avait souci de faire aimer le prêtre pour conduire ses amis à Dieu. Quand l'amitié se puise à cette source, je ne sais rien de plus fort pour conduire au bien et retenir dans la vertu.

M. Bellanger avait tout enfant goûté et apprécié la force et les charmes de la bonté :

Ma mère !... est-il une âme aussi belle, aussi bonne,
Qui puisse tant aimer et sache moins haïr !
Elle aime tout le monde et ne blesse personne ;
Volontiers elle souffre et ne fait point souffrir.

Quand le cœur, à l'exemple de Notre Seigneur, s'en va tout d'abord vers les autres, les amis se rencontrent vite. M. Bellanger comptait des amis partout où il était passé, parce que son premier mouvement le portait à se dévouer. En mourant s'il avait eu un regret, c'eût été, disait-il, de ne pouvoir plus aider ses élèves à gagner leurs diplômes.

Mais M. Bellanger n'eut pas de regrets. Soumis avec abandon à la volonté de Dieu, il accueillit la mort avec un sourire, parce que son intelligence, qui n'avait rien perdu de sa lucidité, voyait se lever derrière les ombres de la vie la belle lumière de l'éternité. La bénédiction que lui apporta Monseigneur à la veille de son voyage pour Rome, lui fut tout spécialement chère ; il était heureux d'être béni aux portes de la mort par l'Evêque qui avait créé toutes les grandes œuvres auxquelles il avait dévoué sa vie.

Consolant sa famille, souriant à ses amis, envoyant à ceux qui l'avaient élevé ou protégé l'expression de sa reconnaissance, il s'est endormi doucement dans le Seigneur en récitant une prière et en laissant à ceux qui l'assistaient la douce impression de l'une de ses poésies : *les Anges envolés* :

Moi qui les ai pleurés ! Quand j'aurai sur la terre,
Chancelé bien des fois, en cette route austère,
Et bien des fois gémi de douleur et d'effroi ;
Quand sonnera pour moi l'heure où tu nous rappelles,
O mon maître, ô mon juge, aurai-je encore mes ailes,
Mes deux ailes d'enfant pour m'envoler vers toi !

Ecole Saint-Aubin, 15 mars 1870.

H. PASQUIER,

Chanoine honoraire, docteur ès lettres,
Professeur de littérature grecque à l'Université Catholique d'Angers.

